

Revue Sur Zone  
(Poezibao)

Jean-Jacques Viton

*Cette histoire n'est plus la nôtre, mais à qui  
la voudra*

(extraits)

numéro 27/ février 2016

Sa voix est celle d'un fantôme

(...)

j'ai été un peu simpliste comme toujours c'est pénible  
tributaire de l'espace page pas de rapport bien précis  
la peur du faux que tout ce qui avait été écrit jusque là  
ne corresponde en rien avec le rythme décidé et donné  
étrange cette impression de cahot alors que rien n'était  
prévu et arrêté comme tel ça donne à tout une allure  
difficile à décrire vivant et inerte se ronge en silence  
manière de page morte autorise tout début ou liaison  
c'est à lignes forcées l'avancée directe qui est le choix  
rien ne les retient grelot sonnaille sirène cloche alerte

il bondit comme une couleur bolide rien ne le tient nulle  
peur ou presque à terre splendides couleurs teintes celles  
-ci de renard celles-là de morio ce nom il le dira demain  
au papillon il ne les revoit jamais ni papillon ni morio  
la jument blanche égarée est revenue ici bride pendante  
aube fraîche et délicieuse il aimerait ne pas bouger Clara  
nous marchons sur du bruit ne sens-tu pas le mouvement  
ne t'occupe pas de tes mains ne pense plus à ton clavier  
commençons une voie nouvelle rêvons nous sommes en  
tourné ils sont là et certains pour la dernière partie

le vert de la terre brillera à nouveau une fin d'averse  
n'a rien à faire dans cette affirmation elle encourage  
la sortie reprise aucune contrariété à peser il faut ici  
imiter l'arbre qui n'en veut jamais à l'oiseau et voilà  
fatigué je tombe à terre comme un sac vide une série  
de dessins sans explication et je fume un mégot âcre  
l'heure n'avait plus d'importance un laurier rose dans  
les détritibus longe un ruisseau une explosion muette  
d'un dahlia c'est très napolitain elle évite deux chiens  
la lumière est dans sa flétrissure un gâchis de langage

dans la pièce vide les rats semblables aux chats décampent  
I am a monk répète le moine le soleil il le regarde passion  
explosion muette d'un dahlia prétendre connaître un air en  
nous enfoui accès à la bouche relayé aux oreilles marcher  
longer un ruisseau éviter les chiens les mots ont une vie  
vaste rue surpeuplée de brouillons féroce cochonnerie nue  
grosse soif sans fin tel le désir la longue route de la mort  
vide d'espaces inventés musique sourde rengaine populaire  
c'est vrai l'existence qui échappe peut parfois devenir fête  
peu souvent jouée ainsi ça dépend du visage clair ou défait

penser à tout ça sous un bougainvillier noter dans le cahier  
de notes le vent ne souffle pas sans raison BusanaVecchia  
détruite en 1888 par un tremblement de terre cochon de  
cavalier semble crier le corbeau déplumé par l'aile du vent  
indien maintenant poussé à écrire dans la version de cette  
traduction t'aime plus encore dans un autre temps du ca-  
lendrier un tramway encore bleu serait passé devant moi  
lentement je l'aurais pris en marche je voudrais être mon  
avenir réel une fois cette place quittée je chercherai bien  
prendre tout de suite à gauche et rester sur chaque mot réel

être certain que ce que je regarde n'est pas déplacé  
reste ce pour quoi il sert de sujet photo dessin mot  
pas chercher de liaison *naturelle* entre les choses  
pas de faux échos veiller à toujours finir un geste  
arrive un instant où plus rien ne peut intervenir en  
conclusion de quoi que ce soit vie offerte continue  
le soir c'était toujours joli ici revers des miroirs où  
la ville éteinte surveille toute trace de vie déguisée  
on souhaiterait ne plus bouger discerner l'angoisse  
inconsommable la fixer intensément au profond

chaque matin choisir ce qui va conduire le jour  
longue piste les cloisons extérieures intérieures  
sont vides aucun indice oiseau stable plaqué  
sur place rêver du pré des sons noter les jours  
les matins plutôt remplis de gens pressés noter  
surtout les haltes nécessaire répéter les noms  
caresser le visage aimé retenir les moments  
désirés prévoir les aléas permanents et ainsi se  
mêlent les quotidiens qui restent mais réticents  
réciter en marchant manque de pullmans neufs

déambuler dans des allées de phrases pour se  
trempier les nerfs elles sont des épaves tel du  
papier sur des trous grand plateau de cadavres  
too late my friend mon cœur plus proche du  
canari que de l'éléphant un fragment de vision  
se dépasser c'est-à-dire se déplacer et parler  
autrement pour recevoir le reflet recopiant la  
langue fraîche adaptée à la parole de ceux qui  
ont choisi de rentrer au village étrange cette  
pensée qui pourtant est là elle semble attendre

les lacs rêver des principaux Bleu Lhamo Latso  
bonne nouvelle ce qui se passe quand c'est fait  
bonne nouvelle une ouverture laisse constater  
un dehors immobile avec arbres calcinés bêtes  
fixes tours récentes en plastique cubes légers  
c'est le monde on a tout là devant soi et autour  
il faut regarder c'est tout ne pas s'engager mais  
se dégager de la longue route de la mort ce qui  
compte c'est de ne pas compter regarder le ciel  
serré sans un pli et quelques fleurs sans nom

aller ça et là toupiller le drap blanc où est l'eau  
la terre c'est une mousse elle reçoit un regard récit  
c'est le premier épisode l'endroit où l'on rêve et où  
il fera jour oui il fera jour les mots ont des genoux  
l'eau dedans toutes les jointures craquent j'ai oublié  
mes gants en laine il a marché beaucoup trop loin  
ne se retrouve plus recommence la visite de la toile il  
voudrait faire une rue imagine une chaise verte elle  
est dans la cour déjà occupée nage dans des grappes  
il ne respire plus il est très disponible reste attentif

regarder l'environ vite fait retour d'impression ce qui  
vogue en naufrage dans les ruisseaux un dégoût où  
parfois on accepte les déchets comme une manne des  
fantômes de la bibliothèque de « portant la main à sa  
chevelure » à « vieille photo de guéridon » portrait trop  
âgé recycler la matière inerte n'exige pas de savoir  
garder pour soi seul le secret de ses terreurs un présent  
déchiré entre récit des passés et futur de qui est dans  
l'attente avec ponctualité dans des villes avancer un  
pied avancer l'autre pas d'immobilité observez le

allure discontinue des voitures lentes elles descendent  
la rue large vers le boulevard où deux chevaux errent  
sans cavaliers allure restreinte générale et ce mélange  
donne à la rue la couleur finale du dimanche ordinaire  
sans moto sans police sans promeneur fatigué sans rien  
une ambulance devrait passer au pas comme une ombre  
sortie muette d'un village soirée d'automne sans chiens  
on peut y voir un conte de fées sans traces de sang ni  
souvenirs veut-on préserver l'obscur et sauver la nuit  
ou est-ce l'insaisissable seul qui importe rêve infini

dessins pages reproduisant des mots inarticulés des sons  
une sorte de cahier de paroles composant une affiche peu  
praticable ne rien évincer pourtant traverser les nuances  
d'impatience disant l'absence hachée sa durée ses pauses  
ses effets ses crans de sureté cogner les répétitions entre  
elles former un corps souple avec les nouvelles arrivées  
si ambiguës des mensonges se remémorer ou guérir  
éviter les situations dures compactes moches sans intérêt  
dans lesquelles en rivière les poissons se prennent bien  
comme dans un faux message transporté par des pèlerins

ici c'est bien là ça fait fatras quand même sans signal et  
comme nous l'absent ressentira la douleur ou un trouble  
c'est une nasse souple comme dans un faux message tout  
dans le vide si la foudre qui régit elle seule silence ou  
vrai fantôme recouvert de cendre pure talc roulé de sucre  
antique nuit insectes millénaires de descentes en spirales  
déjà il disparaît dans la transparence d'un tombeau en  
plastique combien de temps à chacun sa manière un rite  
ici le même mot selon l'accent signifie rue soupe putain  
pas de quoi rire peut-être l'homme ne peut rien oublier

l'absent ne répond plus sa voix est celle d'un fantôme pour  
qu'il dégage son odeur véritable il faut le broyer fabriquer  
des mensonges et décocher un trouble une nasse souple  
les souvenirs que je garde de cette ville sont très minces  
c'est bizarre le centre est étrangement isolé des quartiers  
satellites inenvisageable de partir sans elle je crains le pire  
pourquoi ce restaurant lieu des lieux très chargés de sang  
je cherchais le chemin j'écrivais en dormant toute la nuit  
une phrase inaltérable tirer vite en visant juste pleine cible  
l'absent définitif touché en pleine bouche c'est le conseil

(...)

©Jean-Jacques Viton, extraits de *Cette histoire n'est plus la nôtre mais à qui la voudra*  
A paraître aux Editions P.O.L